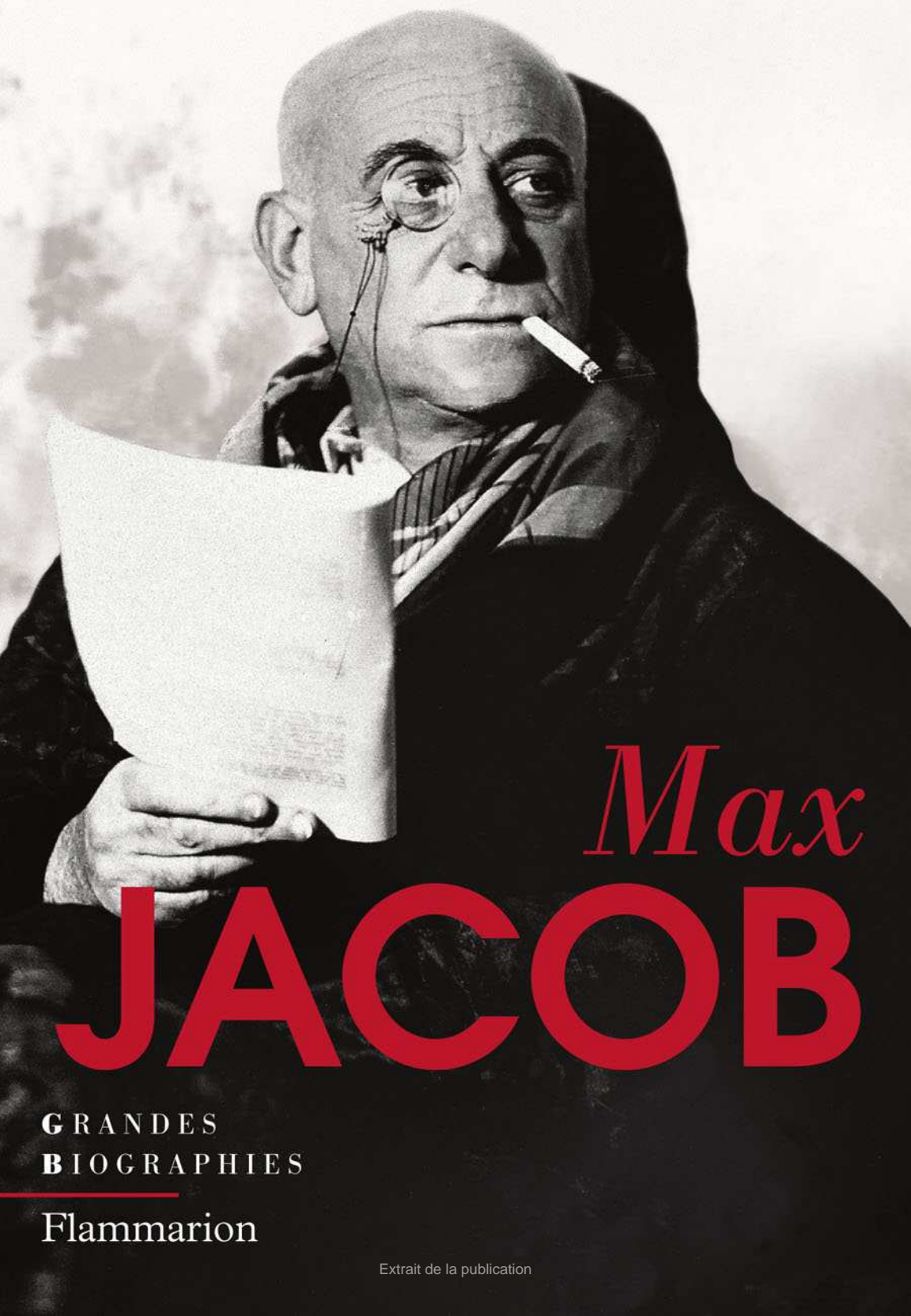


BÉATRICE MOUSLI



*Max*

**JACOB**

GRANDES  
BIOGRAPHIES

Flammarion

Extrait de la publication

# Max JACOB

## Béatrice Mousli

*Docteur ès lettres,*

*Béatrice Mousli enseigne à l'université de Californie du Sud.*

*Elle a publié de nombreuses études sur la littérature et l'édition, notamment Virginia Woolf (Éditions du Rocher, 2001) et Les Éditions du Sagittaire, 1919-1979 (Imec, 2003). Chez Flammarion, elle est l'auteur d'une biographie de Valéry Larbaud (Flammarion, 1998), particulièrement bien accueillie par la presse et lauréate du prix de la Biographie de l'Académie française.*

Poète et peintre, Juif converti au catholicisme, homosexuel noceur en lutte contre ses penchants, proche des plus grands artistes puis reclus... Max Jacob est protéiforme et contradictoire, insaisissable, en perpétuelle transformation. D'où peut-être une destinée littéraire en demi-teinte. Par sa personnalité, son œuvre et son parcours, il incarne pourtant l'incroyable richesse du paysage littéraire français dans la première moitié du siècle dernier.

Né à Quimper, Jacob débarque à Paris en 1895. Peintre, il survit de petits métiers et se passionne pour la littérature et la musique. Autour de la communauté artistique du Bateau-Lavoir, il noue avec Picasso une amitié profonde et tumultueuse puis rencontre Apollinaire et André Salmon. Avec la publication du *Cornet à dés*, en 1916, Jacob est enfin reconnu et après guerre, une exposition et de nombreuses publications attestent de son succès. Artiste complexe, il fut également un véritable « découvreur » de talents, encourageant peintres, écrivains et musiciens et se dévouant corps et âme à la cause de ses nombreux amis.

Max-le-drogué, Max-le-clown, Max l'homosexuel mène une vie mondaine agitée, proche entre autres de Jean Cocteau et Pierre Reverdy. Converti au catholicisme dès 1909 et baptisé en 1915, il se retire en 1921 au monastère de Saint-Benoît-sur-Loire, partiellement d'abord puis définitivement à partir de 1937. En février 1944, la Gestapo vient l'y chercher et il meurt le 5 mars au camp de Drancy.

Béatrice Mousli restitue la variété et la richesse de l'œuvre de Jacob, romans, nouvelles, poésies fantaisiste et surréaliste avant l'heure, mais aussi une correspondance considérable. Max Jacob retrouve ici la place qui est la sienne, celle d'un homme à l'esthétique et à la pensée éminemment libres, en quête perpétuelle : un passeur au destin tragique.

**Max Jacob**

## DU MÊME AUTEUR

### LIVRES

*Poésies des deux mondes. Un dialogue franco-américain à travers les revues 1850-2004*, Paris, éditions Ent'revues (en collaboration avec Guy Bennett), 2004.

*Les Éditions du Sagittaire 1919-1979*, éditions de l'IMEC (en collaboration avec François Laurent), Paris, 2003.

*Virginia Woolf*, Paris, Éditions du Rocher, coll. « Les Infréquentables », 2001.

*Valery Larbaud, Biographie*, Éditions Flammarion, 1998. Grand prix de la Biographie de l'Académie Française, 1998.

*Intentions, revue littéraire*, éditions Ent'Revues, 1995.

### ÉDITIONS

*Valery Larbaud : Le vagabond sédentaire*, textes présentés et annotés, collection *Voyager avec*, Éditions La Quinzaine littéraire-Louis Vuitton, Paris, 2003.

*Ferdinand Brunetière : L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature*, textes présentés et annotés, Éditions Pocket, 1998.

*Ce vice impuni la lecture : Domaine anglais de Valery Larbaud*, édition revue et augmentée, Éditions Gallimard, 1998.

*Adrienne Monnier et Henri Hoppenot : correspondance*, Éditions des Cendres, 1997

Béatrice Mousli

Max Jacob

Flammarion

© Éditions Flammarion, 2005  
ISBN : 978-2-08-125871-6

Pour Guy,

« *Je veux être absolument immortel* »  
— à Félix Maillols

« *Une faiblesse : je ne sais pas ne rien faire.* »  
— à Louis Emié

« *Je travaille parce qu'on s'embête trop  
quand on s'arrête.* »  
— à Pablo Picasso

Philippe Soupault : « *Votre idée du bonheur ?* »

Max Jacob : « *La solitude et le travail.* »

— 10 décembre 1918





## AVANT-PROPOS

Peu d'hommes auront connu autant de transformations, peu d'hommes auront donné cette impression d'insaisissabilité. Max Jacob n'est pas l'homme d'un seul portrait. Que ce soit en utilisant des mots, ou en associant traits et coups de pinceaux, les représentations divergent, se contredisent parfois, se complètent rarement. Monsieur Max aime jouer de son être protéiforme, ne se laissant jamais enfermer, toujours le premier à jouer à ce jeu où tous ceux qui se préoccupaient de vraisemblance étaient sûrs de perdre. À Tristan Tzara, il écrit en 1916 : « Je suis un assez brave homme, je suis pieux, je fais le bien plutôt que le mal ; je bois moins qu'autrefois et je m'efforce de garder la chasteté dans le célibat. Je suis gai, j'aime à conter des anecdotes ; j'aime mes amis, j'aime la musique et je fais des dessins qui ne se vendent pas. Je crie très fort que j'ai du talent pour me persuader que j'en ai, mais je ne le crois pas. » Sept ans plus tard, à Nino Frank, il décrit « un pauvre vieux chauve de quarante-sept ans à lunettes<sup>1</sup> ».

Ses amis peintres l'ont souvent peint. Le premier tableau connu le montre en chapeau, veste, cravate, lunettes, profil sérieux, croqué par un amateur, comme le précise la légende écrite de la main même de Max : « Mon portrait fait dans un café en 1894 par un dessinateur ambulancier, j'étais étudiant à l'École coloniale. » Quatre ans plus tard, le Lyonnais André Godien le saisira jouant du piano dans la maison de Quimper, barbu, émâcié. Un autoportrait datant des mêmes années confirme le sérieux et la maigreur du visage de celui qui est devenu pour quelques mois Léon David, critique d'art parisien respecté du *Moniteur des Arts*. Puis très vite, il est représenté comme un petit homme rond et chauve, monocle sur œil rieur, dandy en chapeau, cravate, écharpe, avec canne et bagues... Le Max Jacob des années dix-vingt, parisien et mondain, cubiste peint par Amedeo Modigliani, Jean Metzinger. Pourtant dans des dessins de Juan Gris

ou Julio Ortiz de Zarate, perce le sérieux méditatif d'un homme ayant choisi le recueillement. Deux croquis de Jean Oberlé et de Carlo Rim, datés des années trente, évoquent fugitivement le retour aux désordres mondains parisiens, mais finalement c'est en sabots, paysan de Saint-Benoît, que Jacob se caricature pour Roger Toulouse. Auquel on doit l'un des derniers portraits, montrant une figure au visage marqué, sérieux, triste<sup>2</sup>...

Dans le *Cornet à dés*, le poète subit de sa propre plume maintes transformations : « Je me déclare mondial, ovipare, girafe, sino-phobe et hémisphérique. Je m'abreuve aux sources de l'atmosphère qui rit concentriquement et pète de mon inaptitude. » L'image du clown est celle qui revient souvent chez les autres : Valery Larbaud l'imagine « grimé comme un clown et une plume de paon en équilibre sur le bout de son nez passé au vermillon<sup>3</sup> », tandis que Léon-Paul Fargue voit un « chevalier du burlesque le plus riche ».

Un « caméléon », rappelle François Garnier dans l'introduction à son édition de lettres, un « fantôme élégant », dit encore Fargue en se souvenant du petit homme qu'il rencontrait régulièrement dans les rues de Montmartre. Selon l'auteur du *Piéton de Paris*, cet « irremplaçable causeur » avait tout de « l'homme invisible » qui échappait « aux meules du présent, qui allait *se faire pendre ailleurs* », et dont la bonté était légendaire : il savait « que quelque chose peut être sauvé, ou du moins soulagé : la détresse des autres<sup>4</sup> ». Bonté, générosité, Max Jacob en avait à revendre : derrière le rire, la plaisanterie, la boutade, voire la rebuffade, il cache – protège ? – un cœur prompt à s'émouvoir. Nombre furent ceux qui bénéficièrent de ses attentions, en l'échange desquelles il ne demandait que de l'amour. Voici sans doute ce que Jacob mettait plus haut que tout : l'amour des autres, l'amour de Dieu, l'amour des arts. Pas l'amour de soi : il ne s'aimait pas. Sans cesse, par devoir pieux et par inclination, il se fustige, se flagelle, se déprécie, tout en conseillant souvent aux autres le contraire : l'estime de soi est selon lui primordiale quand on se croit écrivain, peintre... À bon escient bien entendu : pas question d'encourager le contentement narcissique.

D'autant que pour Jacob, le génie n'est que peu de chose : « On ne réussit que par des miracles de travail. À l'origine de toute carrière il y a une acrobatie<sup>5</sup>. » À tous, il donne le même conseil : travailler. Faire et refaire, « écrire pour mieux écrire », répondait-il aux surréalistes, oser déchirer, recommencer : désacraliser l'art pour en obtenir le meilleur. Et l'homme travaille, nuit et jour : il peint des

gouaches qui au fil des ans se vendent de mieux en mieux, il écrit, publie à compte d'auteur avant de recevoir des mensualités de ses éditeurs, et est prêt à tout pour continuer. Las de la vie parisienne où il ne peut travailler autant qu'il l'aimerait et le devrait, il s'exile à l'ombre d'une basilique bénédictine. Il y passera en tout quinze ans de sa vie, partageant son temps entre exercices religieux et artistiques.

Là, quand il ne travaille pas, il écrit à ses amis, les reçoit, les conseille, les chapitre, les encourage, lit leurs premiers jets, les félicite à la première publication. Il prend ses devoirs amicaux très au sérieux : « L'amitié est comme un baptême, il faut l'excommunication pour en sortir », disait-il. Ses amis le lui rendent bien – enfin presque toujours. Les accroc réduisent Jacob au désespoir, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau correspondant, d'une autre visite, qui sans effacer les précédents, aident à panser les blessures infligées à son pauvre cœur toujours prêt à s'emballer.

Beaucoup ont insinué que l'œuvre du poète se trouvait dans sa correspondance. Des milliers de lettres à des centaines de correspondants, et jusqu'à plusieurs heures par jour consacrées à cet art. Plus que tout autre dans son siècle, il l'a pratiqué à la perfection. Le courrier est son oxygène, le moyen de se tenir au courant, maintenir le contact et régler ses affaires... De dix à vingt lettres par jour en moyenne, d'une à cinq pages, selon les correspondants... Surtout pas de banalités, Jacob n'a que faire des échanges polis et superficiels : « Ne vous racontez pas à tout le monde (je serais jaloux de tout le monde) mais racontez-vous à moi : j'aime les confidences ; les confidences seulement rapprochent et enlèvent l'horrible banalité des "relations" (mot affreux !). Je suis enchanté de votre lettre<sup>6</sup>. » Avec les confidences et la franchise, vient le danger de la lecture par autrui, de la révélation embarrassante : « BRÛLE MES LETTRES AVANT DE MOURIR, car il ne faudrait pas que l'on sût le mal que je pense de tant de gens<sup>7</sup> » écrit-il à Jean Cocteau. Lui-même, victime d'un vol d'autographes dans les années vingt, ne conserve rien.

Aussi ne reste-t-il de ces dialogues qu'une seule voix, celle du poète. Mises bout à bout, ces missives forment une chronique irremplaçable. Création et quotidien se mêlent pour construire un autre portrait de cet homme insatiable et infatigable, dont la plus grande peur est de « sentir le vide de sa vie quand on attend quelqu'un et qu'on n'a pas de lettre à écrire<sup>8</sup> », et les plus grands bonheurs, « la solitude et le travail ».



## I

### « J'AI ÉTÉ ÉLEVÉ DANS LE COIN LE PLUS CATHOLIQUE DE FRANCE »

« Max Jacob se souvient souvent qu'il est né à Quimper, qu'il fit ses études secondaires au lycée de la capitale de Basse-Bretagne, avant d'entrer à l'École coloniale d'où il ne tarda pas à sortir, pour faire de la peinture<sup>1</sup>. » En quelques lignes, Max Jacob résumait ainsi enfance et adolescence, balayant ses vingt premières années d'un revers de plume, voulant faire croire à son lecteur que cette naissance et jeunesse n'avaient eu que peu d'importance dans le développement de sa personnalité ou de son œuvre. Mais ces affirmations ne résistent pas à un examen plus approfondi de ses écrits, et vite, très vite, l'attachement qu'il éprouve par exemple pour sa ville ou pour sa province natale transparait. Quimper, le Finistère, la famille Alexandre-Jacob, les amis de la Tour d'Auvergne : tous sont présents dans l'œuvre et dans la vie, et y tiennent plus que des seconds rôles.

Quand Max Jacob naît le 12 juillet 1876, au 18 rue du Parc, Quimper est une ville provinciale et bourgeoise qui compte alors treize mille huit cents habitants et s'étend au confluent de l'Odet, à l'ombre d'une cathédrale commencée au XIII<sup>e</sup> siècle et achevée au XIX<sup>e</sup>. La famille paternelle de Max est installée en ville depuis que son grand-père, Samuel Alexandre, y a établi son commerce de marchand-tailleur. Il était né à Neunkirchen en Prusse au début du XIX<sup>e</sup> siècle : les dates que l'on peut extrapoler des différents actes qui jalonnent sa vie d'homme marié et de père le font naître entre 1808 et 1818, reflétant dans leur imprécision l'absence d'état civil de l'époque dans les communautés juives de Prusse. La famille Alexandre, après un arrêt en Alsace sur le chemin de l'exil, se retrouve à Paris où le jeune Samuel fera la connaissance de Myrthé-Léa Mayer, issue d'une famille de Juifs lorrains. Les jeunes époux,

après quelque temps à Paris, s'établiront d'abord à Tours, puis à Lorient, et enfin à Quimper, où ils décident finalement de s'installer. En arrivant en Bretagne, ils ont déjà plusieurs enfants, dont Lazare, né à Tours en 1847, futur père de Max Jacob. Lazare, après une enfance quimpéroise, défend Paris contre les Prussiens avec son corps de Mobiles. La guerre terminée, il s'installe un temps dans la capitale, suffisamment longtemps pour y rencontrer sa femme, Prudence Jacob, et s'y marier dans les jours qui suivent l'écrasement de la Commune, le 25 juillet 1871. Les jeunes époux choisissent à leur tour de s'établir à Quimper, Lazare reprenant l'établissement paternel.

Ce rapide résumé de la généalogie de Max ne rend pas justice à la place que ses grands-parents ont tenue dans la « légende » qu'il a entretenue autour de sa naissance et de ses origines. La légende ici n'est pas pure invention, elle est plutôt broderie, lent travail de couture où réalité et fiction se mêlent pour créer une saga familiale mystérieuse et riche. Ainsi, dans les propos que rapporte un de ses premiers biographes, il mélange allégrement les générations, les métiers et les origines, transformant au gré de son discours un arbre généalogique déjà fort compliqué. Il donne à sa famille trois branches principales : une alsacienne, l'autre lorraine et enfin la dernière en provenance du Comtat Venaissin – nous voici assez loin de la Prusse et de l'Avignonnais (où sa famille maternelle avait quelques racines), même s'il reste la Lorraine. Et bien sûr les personnages qui composent cette famille sont tous hauts en couleur : « Max ressemble surtout à son grand-père d'Alsace, un vieillard mort à 84 ans, et dont les portraits paraissent celui du poète », au point où un cousin éloigné rendant visite à Jacob à Paris vers 1905 s'exclama : « Le grand-père Samuel ! Le grand-père Samuel artiste ! »

Le grand-père Samuel avait lui-même un père fermier qui disait dans les années 1802 : « Je pourrais paver la route avec des pièces de cinq francs. » Il fut ruiné par l'invasion étrangère de 1812, mourut, et ses vingt enfants se dispersèrent en France. Aussi Max Jacob se découvre-t-il fort souvent des cousins un peu partout. Il est le cousin de Jean-Richard Bloch, celui de feu Ernest Lajeunesse, celui de Maxime Jacob, le musicien, et par les femmes, celui de Sylvain Lévi, l'illustre professeur de sanscrit du Collège de France... Il est aussi cousin des *Nouvelles Galeries*, des *Dames de France* et autres *Dufayel*. Et il ne manque pas de médecins illustres dans sa famille<sup>2</sup>.

Des cousins partout, et un grand-père digne de sa lignée, entrepreneur et entreprenant, qui, après avoir passé « à l'âge de dix ans,

un hiver dans les campagnes glacées de l'Alsace à déterrer les pommes de terre et les carottes, avec l'une de ses sœurs, la tante Julie, devenue la mère de Jean-Richard Bloch, la belle-mère de Sylvain Lévi et la grand-mère de nombreux millionnaires», «s'établit à Quimper<sup>3</sup>».

Là, Samuel ne se contente pas d'être tailleur : c'est lui qui entraînera sa famille dans le commerce des antiquités – la boutique de la rue du Parc sera ainsi un intéressant mélange d'atelier de couture et de grotte d'Ali Baba – et surtout apparaîtra comme un pionnier de la défense du «style breton» et de son mobilier. Dentelles et boiseries sculptées voisineront, à en croire son petit-fils, d'autres inventions à sa façon :

«Mon grand-père, me dit Max, était un homme assez méchant, mais très spirituel. Il était l'inventeur de nombreux onguents et d'une eau pour les cheveux. C'est lui qui a découvert le style breton, lits à fuseaux, etc., ce style qui ne ressemble pas à ce qui se faisait ailleurs. C'est lui qui eut l'idée d'appliquer des broderies bretonnes sur des costumes civils. Il demandait aux paysans de les broder. Il faisait faire par des menuisiers du pays des meubles en style paysan. Il déploya toute sa vie une grande activité.

À 80 ans, ce grand-père déclara qu'il avait assez marché. Il se fit faire une petite voiture dans laquelle on le promenait par les rues. Il s'arrêtait et engageait la conversation avec les personnes qui le saluaient de leur fenêtre. Il aurait encore très bien pu marcher, car il n'avait aucune infirmité ; mais il avait décidé de ne plus marcher et se faisait porter sur les escaliers<sup>4</sup>.»

En 1876, la famille vit donc au 8 rue du Parc, et c'est là que va naître Max «au coin de la rue Saint-François et de la rue du Parc dans la maison du café à l'entresol». Il a été précédé par une sœur, Delphine, née en 1872, et de deux frères, Maurice né en 1874 et Gaston, né en 1875. Suivront en 1880 Jacques et enfin en 1884 la petite dernière, la sœur chérie, Myrthé-Léa. Une maison pleine d'enfants donc, où cohabitent au moins trois générations : outre Max, ses parents et frères et sœurs, il faut ajouter le fameux grand-père Samuel et sa femme Myrthé-Léa, ainsi qu'un des frères de Lazare, Maurice.

Max, qui affirmera toujours n'avoir que peu de souvenirs de cette première période de sa vie, évoque pourtant à plusieurs reprises l'enfant qu'il était. Dans le *Cornet à dés*, il retrouve sa chambre et ses ombres :

«Je me souviens de ma chambre d'enfant. La mousseline des rideaux sur la vitre était griffonnée de passementeries blanches, je m'efforçais d'y retrouver l'alphabet et quand je tenais les lettres, je les transformais en dessins que j'imaginai. H, un homme assis ; B, l'arche d'un pont sur un fleuve. Il y avait dans la chambre plusieurs coffres et des fleurs ouvertes sculptées légèrement sur le bois. Mais ce que je préférais, c'était deux boules de pilastres qu'on apercevait derrière les rideaux et que je considérais comme des têtes de pantins avec lesquels il était défendu de jouer<sup>5</sup>. »

Les quelques récits qu'il en fait donnent l'impression d'une maison pleine d'enfants, pleine de cris et de cavalcades, où il est parfois difficile de s'isoler, et où la maîtresse des lieux a souvent du mal à garder son calme, tandis que le père, au contraire, règne patiemment sur toute la tribu : «Max avait cinq frères et sœurs. Et alors que la pauvre mère s'épuisait en récriminations pour conserver l'ordre parmi ses enfants, le père n'avait qu'à paraître, souriant au milieu d'eux, pour faire taire les épouvantables chicanes et les batailles de cette armée<sup>6</sup>. » Armée d'autant plus importante que les enfants ne se contentent pas de leurs frères et sœurs comme compagnons de jeu, mais invitent volontiers leurs amis à venir les rejoindre : «Les jeudis et les dimanches, la maison était envahie par les cris de guerre. » Pour distraire tout ce petit monde, Max offre régulièrement des représentations de son théâtre de Guignol, «auquel les amis de ses frères faisaient un succès d'attention et de silence<sup>7</sup>».

À la grande joie de ses frères et sœurs, il invente des chansonnettes et ritournelles de circonstance... Ainsi, alors que les enfants avaient souvent peur de rentrer à la nuit tombée et de gravir l'escalier non éclairé menant à l'appartement de leurs parents, le jeune Max avait mis en musique un petit poème à sa façon destiné à braver sinon effrayer esprits, voleurs et autres êtres menaçants :

«Messieurs les chats  
Et messieurs les voleurs  
S'il y a des chats  
Et s'il y a des voleurs ;  
Messieurs les chats  
Je vous en prie  
Ne me griffez pas  
Messieurs les voleurs  
Ne me faites pas peur<sup>8</sup>. »



À en croire Max, la réalité de sa vie de petit garçon n'était pas toujours aussi riante, sa mère « nerveuse et impatiente » ayant eu la main souvent leste, prompte à la gifle, il n'hésite pas à se peindre en martyr de la fratrie, « très battu, très battu<sup>9</sup> ». Mais ne faut-il pas voir dans ces confidences une manifestation du complexe du « grand artiste à l'enfance malheureuse » tel qu'il le définira plus tard dans *La Défense de Tartufe*, alors qu'il analyse son « habitude de se plaindre » :

« L'habitude de me plaindre de mes parents n'a pas tout à fait la même origine : elle est destinée à faire sentir que, quelque distinguées que soient mes origines – et je ne manque jamais de faire l'éloge de ma famille, voire de mes aïeux et de leur ancienneté – j'ai su pourtant assez la dépasser pour n'être pas compris d'elle. Il se mêle bien entendu aussi ici l'assimilation aux grands artistes malheureux et cet orgueil de la souffrance qui est comme un éloge que nous nous donnons de la finesse de notre nature, qui doit passer pour angélique et supra-humaine. De ce prétendu abandon où nous a laissé notre famille, découlent toutes les aventures que nous aimons à conter et qui sont toujours l'image de nos souffrances, c'est-à-dire de notre vaste expérience, de l'étendue et de la variété de nos connaissances et de nos relations<sup>10</sup>. »

Selon d'autres témoignages, sa mère, qui ne sera par la suite qu'indulgence et même admiration pour ce fils un peu différent des autres, aurait régulièrement plaisanté ses manières geignardes et malades en l'appelant son « pauvre petit martyr », prédisant dans le même souffle « un jour il y aura une plaque avec ton nom, sur la maison<sup>11</sup> »... Et il semblerait qu'il ait eu alors le physique de l'emploi : « un enfant assez malingre et pâle, avec beaucoup de cheveux noirs et de grands yeux étonnés<sup>12</sup> ». Et à André Salmon, Max décrit sa mère comme une « lectrice des bons auteurs, habile au piano » « qui chantait délicieusement divers airs d'opérette<sup>13</sup> », et partagea avec lui ses goûts littéraires et musicaux.

À onze ans, en 1887, c'est donc un petit garçon chétif qui fait son entrée dans la cour du lycée municipal – qui deviendra en 1897 le lycée de la Tour d'Auvergne. Ses premières impressions ne sont pas des meilleures. Il devient rapidement le souffre-douleur d'un groupe d'élèves animés de sentiments antisémites : dans cette communauté chrétienne, il est « le Juif », « l'infidèle » et il subit à ce titre plusieurs « passages à tabac ». Ces persécutions ont plus impressionné ses

camarades que lui-même qui n’y fera jamais allusion. Certains des persécuteurs figurent rapidement sur la liste des « meilleurs amis », habitués des dimanches de la rue du Parc, comme en témoigne André Villard : « Bientôt, mon frère René et moi, nous fûmes outrés des mauvais traitements que subissait ce garçon pour la seule raison qu’il était juif ; non seulement nous cessâmes nos brimades, mais nous le prîmes sous notre protection<sup>14</sup> » C’est dans la cour du lycée qu’il noue quelques-unes de ses plus fidèles amitiés comme il l’expliquera cinquante ans plus tard à André Level, en lui écrivant à propos des « amitiés, des aides » et ce qu’il doit à ceux qui ont « lambrissé » sa jeunesse : « Mes amis ont été les quais de ma rivière et ces quais étaient bordés de beaux arbres comme les quais de Quimper prophétiques (Hélas ! il paraît que l’on y coupe les maronniers de mon enfance)<sup>15</sup>. »

Un épisode mal expliqué interrompt la scolarité quimpéroise de Max : sujet à de nombreuses migraines, il semble que celles-ci aient atteint une intensité telle que la famille décide de lui faire consulter un spécialiste à Paris. C’est ainsi qu’à treize ans, durant l’année scolaire 1890-1891, le jeune garçon se retrouve pensionnaire pour quelques mois dans la maison de santé où consultait le docteur Charcot. Des années plus tard, il lui sembla difficile d’affirmer qu’il souffrait véritablement d’autre chose que des maux si courants de l’adolescence, mais quoi qu’il en soit, son séjour à Paris lui sera bénéfique :

«... un jour (il avait alors treize ans), on l’amena à Paris chez le docteur Charcot, dans une maison de santé pleine de jeunes filles et de jeunes gens en mal de croissance. Cette jeunesse très au courant des beaux-arts fit plus pour l’éducation du petit Breton sauvage, lymphatique ou trop gai, que des années et des années de collège. Il apprit Wagner, Debussy, Beethoven, et tous les répertoires possibles de l’opéra et de l’opéra-comique. Il se trouvait d’ailleurs bien préparé à ces révélations, étant d’une famille sensible à la musique et amateur d’objets harmonieux.

Max vit aussi “le beau monde”. Il fut frappé des grâces de la Comédie-Française et des belles conversations de la maison de santé décidément fréquentée par un monde très distingué. C’est là, sans doute, que “pour la première fois son cœur battit<sup>16</sup>”. »

Aguerri, mûri, Max retrouve avec joie Quimper et avec intérêt ses camarades de classe. Désormais plus question d’être le souffre-douleur, mais au contraire il s’agit de faire parler de soi par ses succès

scolaires et ses projets ambitieux. Jusqu'ici un élève dans la moyenne supérieure, il fait désormais partie des « bons élèves », accumulant prix et accessits dans les matières dites littéraires, tels l'allemand, le latin, le grec, la géographie, l'histoire, et bien sûr le français. En première il obtiendra même le premier accessit de récitation, et en classe de philosophie apparaît un nouveau goût pour les sciences, si l'on en juge par son premier prix de sciences physiques et son deuxième prix d'histoire naturelle. Certains attribuent ces bons résultats non à un talent naturel ou un acharnement à l'étude mais plutôt à un désir forcené de plaire à ses professeurs et d'être singularisé par eux. Jacob accordait volontiers que le « bulletin synthétique décerné à l'élève Maxime Lelong » de *L'Homme de chair et l'homme reflet* aurait pu être à l'époque « décerné à l'élève Max Jacob » :

« Élève inerte, bavard, mou, triste, gai remuant, geignant, souriant, paresseux, acharné au piano, battu, aimé, gourmand, sobre, indocile, obéissant, affectueux, amer, doux, humble, orgueilleux, méprisant, brutal, maniaque du sublime et de la suprême perfection, obtus, excellent en narration française, nul en sciences. Apprend par cœur ce qu'il ne comprend pas *par amour* pour son professeur de troisième B, devient à l'âge de quatorze ans un fort en thème, pédant, indiscret, dogmatique, autoritaire, irritable jusqu'à la folie quand on le contredit, discoureur, inconscient. NOTE PARTICULIÈRE : *adopte tous les tics de ses maîtres et finit par leur ressembler physiquement*<sup>17</sup>. »

À partir de 1890, il se lie avec deux garçons d'un an son aîné, René Villard et Raoul Bolloré. Les trois deviennent rapidement inséparables, passant leurs dimanches rue du Parc à comploter leur prochain « coup » : alors que Max est en troisième, ils fondent avec deux autres acolytes, Olivier Moisan et Joseph-Émile Poirier, un journal de lycée, *La Cigogne*. Cette publication est rapidement interdite par le proviseur, malgré un contenu jugé a posteriori peu subversif par un de ses rédacteurs :

« Je me demande ce qu'il y avait de si répréhensible dans *La Cigogne* à part certains titres suggestifs, sauf peut-être que ses rédacteurs semblaient assez épris du beau sexe, ce qui est naturel à cet âge, et notre proviseur avait cinq jolies filles ! Max y avait collaboré avec un feuilleton inspiré d'Hoffmann ; Bolloré y avait publié une nouvelle un tantinet grivoise *Rami-Rao* inspirée des lectures récentes du *Gil Blas* qu'il dévorait en cachette chez son grand-père<sup>18</sup>. »

Après la mort prématurée de *La Cigogne* naît le *Club universel*, auquel Max ne participera finalement pas de peur d'être impliqué dans un nouveau scandale. Un signe de plus du fait que l'élève Jacob est plutôt respectueux de la hiérarchie et de ses professeurs, et soucieux de l'opinion que l'on a de lui. En tout cas, comme en témoigne son palmarès, il s'applique, veut plaire et d'une façon générale aime être enseigné. Toute sa vie il vouera un culte à certains de ses professeurs. Parmi ceux-ci deux noms se détachent tout particulièrement : Jean Villard, père de René et professeur de dessin, et Eugène Parturier, professeur de lettres. À ce dernier il écrit en avril 1927 :

« Cher Monsieur, vous avez eu des professeurs et vous savez quelle place ils prennent dans la vie quotidienne d'un marmot : il voit tout en colossal et le monde lui paraît définitif et gigantesque : il n'a pas encore l'intelligence qui classe. À cause de cette vision épique de l'enfance, les souvenirs en restent persistants... et pour d'autres raisons. Vous savez que nos professeurs, héros de nos premiers jours, ne s'effacent pas plus de notre mémoire que le savoir qu'ils nous ont donné<sup>19</sup>. »

Des classes du « père Villard » il garde des souvenirs précis et peu agréables : « Comme j'étais très myope sans m'en douter, et que je ne voyais pas les plâtres, j'accouchais de fusains ignobles, si ignobles qu'ils me valaient ses éclats de rire méprisants et des injures. » Pourtant le dessin est une de ses activités préférées, qu'il pratique à toute heure, et qui lui fait parfois encourir les foudres de ses autres professeurs : « ... je griffonnais beaucoup et je me souviens qu'un professeur de mathématiques me surprit un jour à dessiner des nus sur mon cahier de cours au lieu de recueillir ses paroles. Il prit le cahier et le montra à mon père avec indignation ; mais mon père dit : “Je ne savais pas que mon fils avait tant de talent”<sup>20</sup>. »

Leurs tentatives journalistiques mises à part, c'est vers quinze ans, à en croire le témoignage de René Villard, que les trois jeunes gens commencent à écrire. Très vite, il devient évident que Raoul Bolloré a un talent hors du commun, tandis que Max Jacob a un sens de la répartie et une imagination qui laissent souvent ses deux amis sans voix. Max voue une admiration sans borne – « de la piété<sup>21</sup> » écrit-il un jour – à Raoul, à qui il attribue du « génie » ; pourtant entre les deux existe une rivalité – niée par Max – qui paraît clairement dans une anecdote relatée par Raoul à son père :

## XI

« Je suis à Paris »	331
Saint-Benoît-Bréhat-Paris	331
Pierre Colle	332
Polémiques littéraires	334
Pour la défense de la gouache jacobienne	336
Le Cabinet noir	340
Bourgeois de France et d'ailleurs	344
Morven le Gaélique	346
55 rue Nollet	348
Le salon de l'hôtel Nollet	350
Intermède musical	352
Picasso, encore et toujours	354
« Quimper, lit, plâtre »	357
Été tourmenté	360
Mondanités et misère	362
Une admiratrice	367
Astrologie et commerce	369
Honneurs	374
Trahisons	376
Vies de Max Jacob	377
Chez Louis Vaillant	383
Chronique des temps héroïques	384
« Le pigeon est l'animal de l'amour ; il y a le "pigeon poignardé" : c'est une très belle espèce. »	386
Sur la scène des Noctambules	391
Adieux à la capitale	393

## XII

« Il y a des étoiles qui sont des abeilles, ambre foncé et onyx, d'autres sont des saphirs clairs »	395
Retour à Saint-Benoît	395
Le repentant	397
Juif malgré lui	398
Edmond, Conrad, André, Jean, Pablo et les autres	403
Nouvelle garde	407

Morceaux choisis	409
Peinture	410
Tristesses	412
1938	414
Honneurs en tous genres	415
Fonds Max Jacob à Quimper	416
La maison Persillard	419
En guerre	420
Juin 1940	422
<i>Conseils à un jeune poète</i>	425
Méditation	427
« La puce est un homard minuscule »	428
« Ma vie finit dans le noir »	436
NOTES	445
BIBLIOGRAPHIE	481
INDEX	487
REMERCIEMENTS	505